Dany Laferrière

Le charme des après-midi sans fin

Le Charme des après-midi sans fin

Du même auteur

Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer, 1985
Éroshima, 1987
L'Odeur du café, 1991 (prix Carbet de la Caraïbe)
Le Goût des jeunes filles, 1992
Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ? 1993
Chronique de la dérive douce, 1994
Pays sans chapeau, 1996
La Chair du maître, 1997

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cœur de la tempête…

– Je suis là, Da.

Elle me jette un faible sourire.

– Je sais, mon chéri, je sais… Si je ne t’avais pas, je ne sais pas vers qui je me tournerais. Des fois, je me sens si lasse…

– Pourquoi a-t-il fait ça, grand-père ?

Da semble réfléchir. Personne dans la rue depuis un bon moment. Même pas un maigre chien. On n’entend que le brouhaha des débardeurs en train de travailler sur le wharf. *Le Hollandais* vient de jeter l’ancre.

– Je parle comme ça, dit Da, mais ma vie n’a pas été si mauvaise avec cet homme. Ton grand-père… C’est vrai qu’il avait des défauts. Il aimait les femmes (Elle se tourne vers moi pour me jeter un regard si aigu que je me demande si elle sait vraiment à qui elle parle. Je dis ça parce qu’elle s’adresse indifféremment aux morts comme aux vivants.), mais c’était quelqu’un de fondamentalement bon.

– Da ?

– Oui, Vieux Os ?

– Grand-père et toi…

Elle se met à rire franchement, m’empêchant de terminer ma question.

– Qui aurait cru que cet homme était timide, dit-elle en jetant un bref coup d’œil vers le gros nuage noir qui vient de quitter Jacmel pour foncer droit sur Petit-Goâve. Cela lui a pris deux ans pour m’adresser la parole. Chaque samedi, quand il finissait de travailler avec son père à la balance de Petite-Guinée, il s’empressait de seller son cheval pour venir me voir à Boucan-Bélier. C’est un petit village assez loin d’ici, à peu près deux heures de route. Il arrivait et partait tout de suite à la chasse aux perdrix avec mon jeune frère Iram. Au retour, il sellait rapidement son cheval, et repartait pour Petit-Goâve. Ma

mère ne manquait pas de demander à Iram ce qu'il avait dit, s'il avait fait une allusion quelconque à moi ou à des fiançailles, et chaque fois Iram répondait invariablement que ton grand-père lui avait parlé longuement de ses problèmes avec la Maison d'export Bombace du fait que le gouvernement venait de fixer le café à un prix trop bas.

Marquis vient de bouger son oreille droite, c'est qu'il sent la présence d'un ennemi. J'essaie de savoir ce qui l'a mis en état d'alerte, tout en continuant d'écouter Da. Rien. Aucun bruit inaccoutumé. Aucun chien à l'horizon. Même pas un canard. Pourtant je ne doute pas un instant du flair de Marquis. J'écoute donc plus attentivement. Un lointain grondement, à peine audible. Quel est cet animal ? Ah oui, c'est le camion de Gros Simon en train de grimper la pente raide du morne Tapion. Depuis que la voiture noire de Devieux a passé sur les reins de Marquis, le laissant pour mort sur le côté de la route (il a gardé de cet accident une démarche de marquise revenant de l'église), celui-ci a développé une haine tenace de l'automobile.

– Mon père était déjà mort, continue Da (on dirait qu'elle s'adresse à d'autres gens à travers moi), et c'était Iram, mon jeune frère, l'homme de la maison maintenant. Le problème c'est qu'Iram était encore plus timide que ton grand-père. C'est ma mère, exaspérée, qui a fini par lui parler, quoique ce n'était pas du tout convenable à l'époque. Ma mère lui a carrément demandé dans quel but il venait ici, et ton grand-père a bredouillé quelque chose à propos des perdrix. Ma mère a éclaté de rire, ce qui a embarrassé encore plus ton grand-père. Et elle lui a lancé, en regardant sa prise du jour (deux perdrix), si c'était pour deux malheureuses perdrix qu'il avait fait toute cette route. Ton grand-père a fini par dire qu'il avait pensé à autre chose, tout en sellant son cheval, cet après-midi-là. Et pratiquement sans dire au revoir, il a vite fait de lancer son

cheval au grand galop sur le chemin du retour. Ma mère avait peur de l'avoir trop effarouché et qu'il ne revienne plus. En effet, la semaine suivante, il n'est pas revenu, mais son frère Edmond est arrivé avec la lettre de demande en mariage.

– Oh, Da, c'est une belle histoire !

– C'était courant à l'époque. Ton grand-père venait d'une famille illustre. Ma mère pensait que ma fortune était faite, mais le père de ton grand-père, Charles, était un homme honnête mais dur, surtout avec ses enfants. Il en avait plus de soixante. Il ne voulait rien léguer à ses fils. Sa for tune (plusieurs terres arrosées disséminées un peu partout dans la région, quelques maisons à Petit-Goâve, et une guildive près de Miragoâne) allait à ses filles. Les hommes, disait le vieux Charles, n'avaient qu'à travailler. Il a tenu parole. Et pour bâtir cette maison, nous avons passé cinq ans avec un morceau de sel blanc sous la langue pour toute nourriture. Nous l'avons bâtie avec notre crachat et notre sang. Moi-même (Da retrousse ses manches pour me montrer fièrement ses bras), j'ai travaillé avec les ouvriers.

Da semble fatiguée. La rue toujours déserte. Une mouche trône sur le museau mouillé de Marquis. Je profite de cette accalmie pour m'assoupir un peu.

La voix reprend plus forte qu'avant.

– Et là j'apprends que cette maison n'est plus à nous depuis longtemps. Et tu sais pourquoi ? Ton grand-père l'avait hypothéquée pour payer le voyage de ses filles à Port-au-Prince. Il ne voulait pas les voir végéter à Petit-Goâve. Il a tout à fait raison sur ce point, mais avec ça, je n'ai plus un toit sur ma tête. Pourtant c'est moi la veuve.

– Moi non plus, Da, je n'ai plus un toit, dis-je sur un ton plutôt excité. On va partir à l'aventure. Tu feras la couture et on pourra vendre tes robes sur notre chemin.

– Et toi, Vieux Os ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sur le wharf

Abner fonce dans la foule avec sa bicyclette rouge toute neuve. Il se fait proprement engueuler par Thérèse qui est venue prendre l'air avec sa mère.

– Il fait tellement chaud à la maison, dit Thérèse. N'est-ce pas qu'il fait bon ici, maman ?

– Oui, dit la vieille, mais quand il fait chaud comme ça, il y a toujours trop de gens sur le wharf…

– Écoute, maman, veux-tu rester au port ou rentrer à la maison ? Tu dis qu'il fait trop chaud à la maison, on se dépêche de venir ici, et tu te plains qu'il y a trop de gens ici… Si tu ne veux pas rester, on peut rentrer, tu sais.

– Je t'en prie, ma chérie, ne bouscule pas ta pauvre mère. Pourquoi es-tu de si mauvaise humeur ? Il doit être à cette partie d'échecs chez Saint-Vil Mayard en ce moment.

– Combien de fois dois-je te dire, maman, que cet homme n'existe plus pour moi.

– Alors n'en parlons plus, ma chérie.

C'est toi qui n'arrêtes pas d'en parler… Des fois, j'ai l'impression que ça te fait encore plus mal que moi que Camelo couche avec cette salope de Gisèle. Je ne sais comment elle a eu son diplôme d'infirmière, ou plutôt, je sais très bien ce qu'elle a dû faire pour l'obtenir.

– Ne te fâche pas ainsi, ma chérie, cette femme ne t'arrive pas à la cheville. On voit bien qu'elle a fait quelque chose pour envoûter à ce point Camelo.

– Bien sûr que c'est une ouangateuse. Elle est toujours chez ce hougan, au morne Soldat. Comment s'appelle-t-il encore ? Wilberforce. C'est sa maîtresse, d'ailleurs.

– Pourquoi tu n'en parles pas à Camelo, chérie ?

– Camelo ! Il n’y a plus de Camelo, maman ! C’est un zombi. Camelo est sa possession maintenant. Tout le monde sait qu’elle couche avec le préfet, et Camelo ne dit rien. Ce n’est plus le Camelo que j’ai connu, maman…

– Alors n’en parlons plus, Thérèse.

– C’est ça, n’en parlons plus. Mais si tu veux, on peut rentrer…

– Oui parce qu’il y a trop de gens ici, ce soir.

Je n’arrive pas à respirer quand il y a autant de monde dans une place.

– Je t’avais prévenue, mais tu as insisté pour venir sur le wharf

– Il fait tellement chaud, chérie.

La lune

Je viens de voir passer Vava avec ma cousine Didi. Didi m’a même fait un clin d’œil.

– Voici Edna, dit Rico qui prend son plaisir à repérer les gens avant tout le monde.

Frantz fait une grimace. Rico s’en va à la rencontre d’Edna. Le port est bondé de garçons et de filles. La lune, ronde comme une obole. Le ciel, étoilé.

Le port est bien éclairé à certains endroits, et assez sombre à d’autres. Nous nous tenons, Frantz et moi, dans un des coins sombres. Les mères passent leur temps à venir voir si leur fille n’est pas dans les parages. Comme toujours, les mères n’ont aucune idée de la façon que cela se passe. Car si un type veut embrasser une fille, tu peux être sûr qu’il ne restera pas sur le port avec elle. Il l’emmènera plutôt du côté du Lambi Club. Il n’y a jamais personne dans cette zone. A part les amoureux, bien sûr. Mais les mères n’ont aucune idée de la réalité. Elles surveillent toujours le mauvais type pendant que leur fille est avec Tony dans une des cabanes abandonnées près de la plage. Les mères croient que Tony est un bon garçon parce qu’il a un visage d’ange et « des manières exquises », comme dit madame Jérémie, la mèrede Charline, celle qui a les plus gros seins de l’école des Sœurs. Alors que ce type est un véritable tueur. Tony ne fait jamais de cadeau. La première fois qu’il rencontre une fille, il l’emmène à coup sûr à la cabane. Mais c’est Frantz, la terreur des mères. Alors que le problème de Frantz, c’est qu’elles veulent toutes l’emmener à la cabane. Ah, les mères !

Rico revient vers nous.

– Elle aimerait te voir, dit-il à Frantz.

– Qui ça ? demande Frantz d’un air à demi excédé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Mes compliments, Da, c’est un bon compagnon. Il parle peu, mais il sait écouter. On voit ça à ses yeux. Si je peux me permettre d’évaluer quelqu’un, Da, ce garçon n’est pas comme les autres.

– Grâce à Dieu…

– Bonne nuit, Da. Je vais étudier tes documents, cette nuit, Da, et demain ou après-demain, je te ferai savoir les résultats de mes recherches. Sur ce, bonne nuit, Da, et bonne nuit à toi aussi, mon garçon…

Immédiatement après le départ de Loné, arrive Fatal avec une nouvelle tragique. Comme toujours.

– Da, vous ne savez pas pour qui on vient de sonner le glas ?

– Dis-moi, Fatal… Chaque fois que j’entends sonner ce glas, je pense à mon défunt mari.

– Izma est inconsolable.

– Aïe ! son fils… Pauvre mère, ajoute Da en se versant une dernière tasse de café.

– C’est peut-être un bien, Da. Ce garçon n’avait plus que les os et la peau. Un vrai mortvivant. Maintenant, il a fini de souffrir.

Fatal fait un rapide signe de croix.

– Tu as raison, Fatal, mais ça ne pourra jamais consoler une mère.

– Bonne nuit, Da. J’ai quelqu’un à aller voir absolument du côté de Petite-Guinée. Bonne nuit, Fatal.

La contagion

Je suis couché sur un petit lit dans la grande chambre où vivaient ma mère et mes tantes avant qu'elles n'aillent habiter à Port-au-Prince, me laissant seul avec Da. C'était quelque temps après la mort de mon grand-père.

– Da, je suis d'accord avec Fatal, le fils d'Izma souffrait trop. Personne ne lui adressait la parole. Tout le monde avait peur de l'approcher, à part Izma.

– Oui, dit Da, c'était son fils.

On entend distinctement le bruit des sabots dans la nuit. C'est Oginé qui conduit les chevaux au marché.

– Da, cela a dû faire mal à Izma de voir son fils souffrir ainsi.

– Bien sûr, Vieux Os.

– Donc elle doit être heureuse qu'il soit maintenant mort.

– Elle est à la fois heureuse et malheureuse. La souffrance est une chose terrible, Vieux Os, mais la mort, c'est autre chose…

– Et qu'est-ce que c'est ?

– Tout ce qu'on ne sait pas, dit Da pensivement.

Je suis resté un long moment, les yeux ouverts, à penser à la mort.

– Tu ne dors pas, Vieux Os ?

– Non, je pense au fils d'Izma. Je me demande ce qui se passe avec lui maintenant.

– Aucun être vivant ne peut répondre à cette question, Vieux Os. Comment se fait-il que tu le connaissais si bien ?

– Da, c'est sur le chemin de mon école…

– Tu t'arrêtes souvent en chemin comme ça ?

– Non, Da… Le frère Armance nous a déjà fait prier pour lui

pendant tout un mois.

– Tu me rassures, parce que la tuberculose est une maladie contagieuse… Tu ne t’es jamais approché de lui, j’espère ?

– Non, Da.

– Tu ne lui as jamais parlé non plus ?

– Non, Da. Je ne lui ai jamais parlé.

– C’est bon…

– Da, le frère Armance nous a bien recommandé de ne jamais nous approcher de lui, mais d’avoir une petite pensée pour lui chaque fois qu’on passe devant sa cabane.

La chambre retombe dans le silence.

– Nous n’aurions jamais dû laisser Izma vendre de la nourriture tout en s’occupant d’un tuberculeux. C’est une grave négligence de la part des autorités. Maintenant, nous risquons d’avoir une épidémie sur les bras.

– Comment, une épidémie, Da ?

– Eh bien, tous ceux qui ont mangé chez Izma risquent d’attraper la tuberculose et de finir dans une cabane.

– Tu veux dire qu’ils vont mourir comme le fils d’Izma ?

– Bien sûr ! Et ce sera un grand malheur pour notre ville. Je l’ai toujours dit : le capitaine aurait dû intervenir pendant qu’il était encore temps.

– Da, tous ceux qui ont la tuberculose vont habiter dans une petite cabane ?

– Oui. C’est une mesure d’hygiène, mais malgré tout ce n’est pas suffisant. Izma n’aurait jamais dû s’occuper de son fils tout en continuant à vendre de la nourriture cuite.

– Da…

– Oui ?

– Quelqu’un qui a mangé seulement trois fois chez Izma va-t-il attraper la maladie ?

– Même une seule fois. Pourquoi me demandes-tu cela ? dit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(tafia) qui se trouve dans la salle de séjour. Et il ouvre le robinet pour boire tout son soûl. C’est comme ça dans la famille. De père en fils. À treize ans, Batichon est déjà un alcoolique de premier ordre. Même pour une pareille famille, c’est exceptionnel.

Maître Tirésias

Notre professeur, maître Tirésias, fait semblant de ne pas remarquer que Batichon est toujours soûl l'aprèsmidi, parce que lui-même s'approvisionne chez les Batichon. C'est normal, ils fabriquent le meilleur alcool de la ville. Chaque aprèsmidi, maître Tirésias joue au domino (le jeu favori pourtant de Saint-Vil Mayard) avec le vieux Raton, l'officier du service d'hygiène, un certain Ulrick, Occlève et Pierre-Louis, le propriétaire de l'épicerie Notre-Dame. Maître Tirésias aurait pu rejoindre facilement l'équipe de la rue Lamarre puisqu'en tant qu'enseignant il fait dûment partie de l'intelligentsia de la ville, mais il déteste ce qu'il appelle les snobs du salon de coiffure. Quand Tirésias n'est pas au domino, on peut être sûr de le retrouver sur la plage, derrière le marché. C'est là qu'il boit sec (avec citron) en compagnie des pêcheurs qui reviennent de l'île de la Gonâve. La vieille Délia leur prépare du poisson grillé qu'ils dégustent avec du piment fort sans cesser d'expédier Légype chercher du tafia à la guildive du vieux Batichon. Légype n'a qu'à dire qu'il vient de la part de maître Tirésias. Il lui arrive de passer le week-end sur la plage à boire du tafia et à manger du poisson grillé. Le pantalon retroussé jusqu'augenou pour que les vagues ne puissent l'atteindre. Il dort (ce qui est très rare) sous la tonnelle qui sert de cuisine le jour à la vieille Délia. Maître Tirésias se réveille le lundi matin, juste à temps pour filer chez lui à côté de l'église : se doucher, se raser, s'habiller et se rendre à l'école. C'est pour cette raison que Batichon et maître Tirésias se protègent l'un l'autre. Il arrive à Batichon, certains après-midi torrides, de ne pas savoir où il est, comme il arrive à maître Tirésias, quand il a ces yeux rouges et ce regard fixe, de ne pas savoir qui nous sommes. Dans ces

moments-là, on sent chez eux une réelle solidarité comme s’ils étaient plutôt collègues que professeur et élève.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le destin

La première goutte de pluie m’atteint à l’œil gauche, suivie d’une autre sur le front. Je tends à présent mon visage vers le ciel. La bouche ouverte.

– Qu’est-ce que tu fais là ? demande Frantz.

– Il va pleuvoir, lance Rico un peu moins bêtement.

En effet, la pluie était déjà là. Comme si quelqu’un venait d’ouvrir d’un coup toutes les vannes du ciel. Le temps de se rendre du cimetière à la maisonnette d’en face, chez la vieille Nozéa, nous étions déjà trempés jusqu’aux os.

Comme toujours, elle était assise dans un coin sombre de la maison. Une voix venant des ténèbres.

– Qui êtes-vous ?

– Frantz.

– Ah, dit-elle, ton grand-père Philéas vient juste de passer. Tu ne l’as pas croisé sur ton chemin ?

Frantz nous jette un regard à la fois étonné et amusé.

– Non. Je ne l’ai pas connu. Il est mort avant ma naissance. Vous parlez sûrement de mon père ?

La vieille relève lentement son visage ridé vers Frantz.

– Je sais très bien ce que je dis, jeune homme. Tu es bien Frantz, le fils de Georges Coutard ? Bon, eh bien, je viens juste de voir passer Philéas sur le pont.

La vieille s’occupe un moment à faire raviver un feu agonisant que je n’avais pas remarqué en arrivant. Rico veut s’en aller. Je lui montre le ciel. Il pleut à boire debout. On voit à peine le petit cimetière de l’autre côté de la rue. Le docteur Cayemitte passe tranquillement, à bicyclette, devant nous pour disparaître tout de suite après. Un bruit de mitraille sur la toiture en tôle.

– Chaque après-midi, je vois passer Philéas devant la porte, dit la vieille Nozéa en pointant son doigt osseux vers la rue. Autrefois, il me saluait. Maintenant, il passe tout droit et se dirige vers le pont qui mène au grand cimetière. Toujours bien habillé, à vrai dire. Un vrai gentleman, lui.

Le regard songeur de la vieille Nozéa en direction du cimetière.

– Ils passent tous devant chez moi pour aller là-bas, à leur dernière demeure. Je suis née, ici, dans cette maison. Je ne l'ai jamais quittée. J'ai vu passer tout le monde devant cette galerie : grands et petits, puissants et pauvres, hommes et femmes. Moi aussi, je veux m'en aller de cette vie, mais mon fiancé ne veut pas encore de moi. Et pourtant, je m'occupe bien de lui. Chaque midi, je lui donne à boire.

– C'est qui votre fiancé ? demande étourdiment Rico.

Sans se retourner, la vieille prononce son nom en baissant pudiquement la voix.

– C'est Baron. Baron Samedi, le maître des cimetières. L'amant de toutes les femmes. Mais moi, je l'aime plus que toutes les autres. Toutes celles qu'il a eues. Vous ne pouvez pas savoir combien il est élégant. Le jour où je danserai dans ses bras sera le plus beau jour de ma vie.

La vieille Nozéa remonte son madras pour découvrir complètement son front.

– Venez voir, les enfants, dit-elle… J'ai une coiffe ici qui me permet de voir les esprits et de connaître l'avenir. Toi, donne-moi ta main. Donne ta main à la vieille Nozéa…

Rico a un petit mouvement de recul. La vieille lui attrape la main. Son visage devient cendreux instantanément.

– Je vois une terrible maladie… Tu vas souffrir, mon fils. Oh, Baron Samedi, maître des cimetières, pourquoi vous ne me le donnez pas ?

La vieille Nozéa s’est mise à genoux.

– Donnez-le moi, Baron, et je m’en occuperai comme de ce fils que nous n’avons pas eu…

Rico finit par dégager sa main. La vieille continue encore un moment sa lamentation. La pluie a baissé. On s’apprête à partir.

– Hé, ne partez pas. Je n’ai pas encore fini. Toi, viens ici. Viens, ici, Philéas…

– Philéas, c’est mon grand-père, dit sombrement Frantz.

– Je sais, je sais, grommelle la vieille Nozéa. Donne-moi ta main. Voilà…

Elle regarde Frantz droit dans les yeux.

– Il y a une chose que je ne comprends pas, finit-elle par dire.

– Qu’est-ce qu’il y a ? je demande à la place de Frantz changé en statue de sel.

– Oui, il y a quelque chose de trouble. On dirait quelqu’un… C’est ça. C’est quelqu’un. Il y a quelqu’un en toi que je n’arrive pas à identifier. Il se cache. Je me demande pourquoi…

Frantz devient tout pâle. Lui qui tout à l’heure, au cimetière, affirmait que la mort ne l’impressionnait pas. Celui qui voulait rester seul sur la planète.

– Qui que tu sois, réponds-moi ! hurle à présent la vieille. C’est Nozéa qui te parle, tu dois t’identifier. Montre ton visage. Je n’ai pas peur de toi… (La vieille se redresse comme pour faire face à l’inconnu.) Si c’est ce que je pense, dis-le. Fais-moi un signe. Oui, Nozéa n’a pas peur de qui que ce soit. Fais-moi un signe.

Le visage de la vieille femme semble frappé d’une horreur sacrée, comme si elle venait de voir ce qu’il ne fallait pas voir. Sa voix tremble.

– Oui, papa… Excuse-moi de t’avoir dérangé. Oui, oui,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sommeil parce que son visage ne disparaît pas même quand je ferme les yeux. Et elle vient de me dire que je la fais souffrir. La couleur de l'aprèsmidi change brusquement. Une joie si violente qu'elle me rend triste. Je reste planté là, près du puits.

– Qu'est-ce que tu fais là, tout seul ? me demande Éva.

Je me réveille.

– Je suis toujours seul.

Elle a un petit rire joyeux.

– Tu es très étrange, toi…

– Il n'y a rien d'étrange. Je suis comme je suis.

Elle sourit.

– J'aime beaucoup ton style.

– Quel style ?

Elle me fait ce sourire mystérieux que les filles réservent pour les moments délicats.

– Comme tu es… De tous les garçons de cette ville, c'est toi qui as le plus de style.

Je reste sans voix. Elle me regarde un moment avant de baisser les yeux. Je viens de comprendre subitement qu'elle était en train de me faire la cour. La belle Éva. La petite amie de Tony Auguste, le play-boy de la Hatte (le quartier riche de Petit-Goâve). Tout le monde sait qu'Éva (si sophistiquée) ne peut aller qu'avec Tony. Éva et Tony, ça sonne naturel. Je ne sais pas ce qui m'arrive aujourd'hui. Peut-être que la vieille Nozéa a raison. Il y a quelque chose en moi que j'ignore.

– J'aimerais beaucoup te rencontrer, murmure Éva avant de partir.

Je reste figé à côté du puits, à essayer de comprendre la situation. Vava m'aime (en fait, je la fais souffrir). Fifi est complètement folle de moi (elle me jette à distance ces regards ardents). Et l'inatteignable Éva croit que j'ai du style. Tout ça en moins d'un quart d'heure. Je me demande si ce sera toujours

ainsi : un jour, personne ne fait attention à toi, et le lendemain, tout le monde te saute dessus. Dans ce cas, quel mérite j’ai d’être aimé. De toute façon, je n’aime que Vava. C’est Vava, mon amour, puisque c’est d’elle que je rêve la nuit.

Le cocktail de cerises

Je suis enfin seul. Dans la pénombre. La fenêtre est fermée. Je connais bien cette pièce. Je viens quelquefois lire ici. C'est là que Nissage cache ses livres. Lire, c'est ma passion secrète. Je ne lis pas aux autres parce que Frantz déteste les livres. Des fois, personne ne sait que je suis ici. Je peux lire autant de bouquins que je désire, du moment que je replace tout, soigneusement, à la fin. Il y a un petit lit de camp à côté d'une table. Une cuvette blanche toujours remplie d'eau. C'est la chambre où le professeur Nissage passe son temps à lire, à réfléchir ou à rêver. Je me couche sur le petit lit. Je n'arrive pas à penser. On dirait que ça fait des heures que j'ai vu Vava. Je revois la scène dans les moindres détails. Didi qui me dit que Vava veut me voir. Elle m'attend dans la cour. La robe jaune sous le manguier. Vava me dit que je la fais souffrir. Moi ? Et puis, il y a cet oiseau. Elle n'arrive pas à dormir à cause de moi. Non, non. C'est moi qui ne trouve pas le sommeil parce que je la vois même quand j'ai les paupières closes. Le chant de l'oiseau. Aigu. Pur. Comme mon amour pour Vava. Les yeux de Vava. Ses grands yeux noirs. Comment Vava peut-elle m'aimer ? Il n'y a rien en moi qui puisse lui plaire. Je suis trop maigre. Un peu bossu. Mes genoux sont cagneux. Et je ne sais même pas danser. J'ai repassé dans ma tête au moins cinq fois cette scène. Je veux détecter la plus infime faille. Vava se moque-t-elle de moi ? Non, ce n'est pas son genre. Et Didi ? Didi, c'est ma cousine. Pourtant il y a quelque chose qui cloche. Vava ne peut aimer que quelqu'un comme Frantz. Ou à la rigueur Tony Auguste. Pas moi. L'oiseau voulait-il m'avertir de quelque piège ? Peut-être qu'ils sont tous en train de rire de moi en ce moment. Je me lève et vais chercher dans un coin secret (que Nissage m'avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le vieux Chestov

Le docteur Cayemitte vient tout en souriant à notre rencontre.

– Tout ce qui est cher aux hommes, lui lance à brûle-pourpoint le notaire, tout ce à quoi ils tiennent…

– … leur devient inutile et complètement étranger, termine le docteur Cayemitte.

Ils s’embrassent.

– Quand est-ce que tu laisseras tomber Chestov ! s’exclame le docteur Cayemitte en levant les bras au ciel.

– Jamais, dit le notaire. S’il n’y avait pas ce vieux Chestov, comment penses-tu que je pourrais faire face à la médiocrité ambiante. Disons qu’il m’aide à vivre parmi les barbares.

– Loné, dit le docteur Cayemitte avec un sourire complice, les gens sont tellement susceptibles. Quand tu parles comme ça…

– Ce n’est tout de même pas ma faute, Cayemitte, s’ils sont plus stupides que des ânes. Je préférerais de loin la compagnie des animaux que celle de mes concitoyens. Prenons Montal, par exemple…

Le visage du docteur Cayemitte devient subitement livide.

– Ah non, tu ne vas pas me faire ça, Loné ! Tu ne vas pas te mettre à insulter le préfet dans un établissement public ! Ce n’est pas sérieux, Loné…

– Si on ne peut pas dire librement ce que l’on pense d’un serviteur de l’État, alors…

– Ce n’est pas une question de liberté… Bon, enfin, laissons tomber cette discussion. Pendant que tu es là, je vais prendre ta tension.

Le docteur nous fait entrer dans la première pièce vide qu’il

trouve sur son chemin. Il écoute attentivement le cœur du notaire pendant un long moment.

– Remonte ta manche. Ça ne te serre pas trop le bras ? Sûr ? Bon, maintenant, respire fortement. Encore une fois… Moins fort… Expire maintenant. Doucement… Voilà, c'est fait.

Le docteur Cayemitte regarde, un moment, le notaire. Je me fais tout petit dans mon coin, totalement fasciné par la petite touffe de poils dans l'oreille du docteur Cayemitte. Je ne l'avais jamais aperçue auparavant.

- Je ne comprends rien, dit enfin le docteur.

Une ombre passe sur le visage du notaire.

– Qu'y a-t-il, Cayemitte ? Tu sais que tu peux tout me dire…

– Tu n'as rien ! C'est ça que je n'arrive pas à comprendre… T'as le cœur et le poumon d'un enfant. Tu ne viens jamais me voir à l'hôpital, tu ne prends pas les remèdes que je te prescris, et tu ne fais aucunement attention à ce que tu manges, en fait, tu ne manges même pas… Quand est-ce que tu as mangé la dernière fois ?

– Cayemitte, je ne pense pas à ça.

– Tu sais bien, Loné, que l'homme a besoin de manger pour vivre.

– Cela ne me concerne pas.

– Tu as toujours été un sceptique, Loné.

– Je crois quand même dans une chose, Cayemitte…

– Ah oui…

– Je crois dans le caractère totalement absurde de la vie.

Le docteur semble un moment pensif.

– En tant que médecin, je ne le devrais pas, mais je suis obligé d'avouer que je partage ton avis, Loné.

– Bon, dit le notaire en se frottant comme un paysan qui vient de faire une bonne vente, tout ça me donne faim.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fois avant de lui apporter la préfecture sur un plateau d’argent.

– C’est Port-au-Prince, Loné, qui l’a nommé préfet.

La malnutrition

On arrive devant le tribunal. Je crains que les deux hommes n'aient oublié ma présence tant ils étaient pris par leur discussion. Faut pas croire ça, le notaire Loné est un vieux renard. Je suis sûr qu'il ne m'a pas lâché une seconde durant tout le parcours, m'observant sans arrêt, analysant chacun de mes gestes, scrutant mes pensées.

– Annonce-moi au juge Ancion, dit brusquement le notaire au greffier qui s'était précipité à notre rencontre.

– Bonjour maître Auguste, dit le greffier avec beaucoup de dignité. Le juge Ancion vient juste de partir pour Vialet, notaire. Il ne sera de retour ici que demain matin.

– Il y a une affaire là-bas ? s'enquiert maître Auguste.

– Non, dit le greffier d'une voix blanche, il a mal à la poitrine depuis une semaine. Il y a une vieille femme là-bas qui pourrait lui faire un massage. Il paraît qu'elle a des mains magiques. Elle peut remettre sur pied un mort.

– Et toi, Fils-Aimé, demande le notaire, tu n'as pas l'air dans ton assiette ?

– Mon fils est à l'hôpital, dit sombrement le greffier.

– Retire-le tout de suite de là, sinon ils te le tueront en moins de deux.

– Je n'ai pas une gourde, notaire… Je ne peux pas le garder à la maison.

– Regarde-moi ça, dit le notaire à haute voix, un honnête serviteur de l'État qui ne peut même pas se procurer des médicaments pour son malade, alors que les hommes en place vivent comme des pachas dans de luxueuses villas à la Hatte… Donne ça à ton frère, Fils-Aimé, dit le notaire en baissant la voix pour ne pas embarrasser le greffier. Dis-lui d'aller retirer

l’enfant de l’hôpital, de filer ensuite au marché acheter des légumes et un bon morceau de bœuf pour faire un bouillon à son fils. Si les médecins de ce pays étaient honnêtes, au lieu de faire corps avec les pharmaciens pour voler l’argent des pauvres gens, ils mettraient le bouillon de bœuf aux légumes en tête de leur prescription. C’est de malnutrition qu’on souffre dans ce pays…

Le greffier regarde à droite et à gauche avant de se tourner vers le notaire.

– Merci beaucoup, notaire. Vous ne savez pas ce que vous faites là pour moi. J’étais vraiment mal pris.

– Maintenant, tu sais quoi faire, jette le notaire avec un sourire chaleureux. Va vite régler tes affaires.

– Notaire, le juge n’est pas là. Je ne peux pas laisser le tribunal sans surveillance.

– Tu peux partir, Fils-Aimé. Personne ne voudrait de ces meubles bancals. Les chaises sont infestées de punaises, et quand il pleut…

– Notaire, dit le greffier en redressant légèrement son torse, vous parlez du tribunal civil de la ville de Petit-Goâve.

– Je sais, Fils-Aimé, je ne le sais que trop… Tu peux partir. Je te le dis. La vie de ton fils doit passer avant tout. Quant au tribunal, maître Auguste va rester jusqu’à la fermeture.

– On parle en mon nom, maintenant, dit maître Auguste avec un clin d’œil complice au notaire, c’est bien, Fils-Aimé, va t’occuper de ton fils. Laisse-moi la clef. Tu passeras la prendre chez moi, ce soir.

– Maître Auguste, je ne peux pas vous laisser fermer le tribunal. Ce n’est pas votre travail…

– Dois-je prendre ça pour une insulte ? Voudrais-tu insinuer que je ne saurais fermer une porte ? Je compte jusqu’à trois, et si tu es encore devant moi, je saurai que c’était une insulte.

– Je ne voulais pas dire cela. Un homme de votre rang…

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La nouvelle

Fatal arrive presque en courant, son chapeau à la main.

– Donnez-moi une tasse de café amer, Da.

– Qu’est-ce que tu as, Fatal ? On dirait que tu viens de voir le diable.

– Il me faut ce café d’abord, Da, après je pourrai parler.

Da lui remplit la grande tasse bleue.

– Va me chercher un grand verre d’eau, mon garçon… Da, ce que j’ai à vous dire, il vous faut être assise pour l’entendre.

Il avale, d’une seule longue gorgée, le verre d’eau.

– Et alors ? dit Da.

– Ils ont arrêté tout le monde, la nuit dernière.

Da met sa main sur sa bouche pour s’empêcher de crier. Fatal semble satisfait de l’impact de la nouvelle.

– Quand ça ? finit par demander Da.

– Durant la nuit. Entre une heure et trois heures du matin. Ils sont venus chez moi aussi, mais j’étais à Boucan-Bélier. L’histoire, c’est qu’après la fête patronale des Palmes où le père Cassagnol a fait une homélie magnifique, on a fêté, mais je n’ai pas passé la nuit là-bas. J’ai sellé mon cheval pour descendre à Petit-Goâve, mais je ne sais pas pourquoi, je me suis arrêté à Boucan-Bélier. C’est là que j’ai dormi. C’est pourquoi ils ne m’ont pas trouvé quand ils sont passés chez moi, rue Geffrard.

– Fatal ! s’exclame Da, je n’ai pas besoin de savoir où tu as passé la nuit, ni comment… Dismoi, pour l’amour de Dieu, qui on a arrêté, la nuit dernière ?

– Tous les hommes valables de cette ville, Da.

– Qui ?

– Tous, Da.

– Des noms, Fatal.

– Franck Biaise, Loulou David, Camelo, Bati-chon, Tirésias, André Allen, Saint-Vil Mayard…

– Pas possible, Fatal…

– Et beaucoup d’autres encore…

– Qui d’autre ?

– Pierre-Louis, le commerçant de la rue Dessalines, Simplice, Borno, Augereau, Hannibal, Willy Bony…

– Mais c’est le directeur de la douane !

– C’est bien ça, Da. Casamé, Philibert…

– C’est qui celui-là ? demande Da.

– C’est un marchand de bois de la Gonâve, Da. Vous ne vous souvenez pas, il a eu un procès avec Gros Simon, il y a trois ans, à propos d’un chargement de bois qui devait être livré à Port-au-Prince et qui ne l’a pas été…

– N’est-ce pas ce grand escogriffe que je vois de temps en temps au parquet ?

– C’est lui, dit Fatal. Anacréon…

– Ne me dis pas qu’on a arrêté Anacréon aussi ! C’est un inoffensif, cet homme n’a jamais fait ni bien ni mal dans sa vie.

– Et devinez qui d’autre, Da ?

– Le notaire Loné !

– Oui, Da, je ne voulais pas vous le dire avant. Il a été l’un des premiers arrêtés.

– Vieux Os, va me chercher un morceau de sel, dit Da.

Je pars en flèche pour ne rien manquer de ce qui va être dit, surtout à propos du notaire. Où se trouve ce maudit sel ? Pas sur la table, ni dans l’armoire ou dans le garde-manger. Bien sûr, sur la petite étagère, à côté du bocal de sucre. J’attrape le bocal et le ramène à Da qui dépose un morceau de sel sur sa langue.

– Où sont-ils maintenant ? demande Da.

– Aux casernes.

– Alors, dit Da, c’est le capitaine qui les a fait arrêter.

– On ne sait pas, dit Fatal.

– Sait-on si on les a frappés ?

– Je ne sais pas non plus, Da. C’est ce que je vais chercher à savoir. Personne, Da, ne peut dire ce qui s’est passé exactement, cette nuit, aux casernes, ni même pourquoi on a arrêté untel et non untel.

– Mais ne tarde pas, Fatal. Reviens dès que tu as des nouvelles. Je ne bougerai pas de ma chaise.

– Oui, Da. Faut que je parte…

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le couvre-feu

Thérèse venait de partir, il y a cinq minutes, quand le clairon des casernes retentit. Devant l'école nationale des garçons. Da m'envoie aux nouvelles. Je file. Marquis fait semblant de se lever pour me suivre, mais finalement se recouche. Depuis son accident, il est devenu le chien le plus flemmard du monde. Il ne fait plus rien. Il se contente de faire semblant. La seule chose qui l'excite encore, c'est le ronflement du camion diesel de Gros Simon. Alors son oreille gauche se dresse, suivie de la droite, et il démarre tout de suite avec un long et sourd grognement qui finit par exploser dans un aboiement éclatant. Il peut aboyer ainsi jusqu'à ce qu'on ne perçoive plus le moindre bruit du camion.

J'arrive devant l'école nationale des garçons. La foule autour de Djo. Je suis toujours impressionné par la pomme d'Adam de Djo, surtout quand il est en train de lire les déclarations officielles. L'énorme pomme d'Adam monte et descend dans sa gorge. Des fois, j'ai l'impression qu'il l'a avalée, plus de pomme d'Adam pendant trois secondes. Subitement, la voilà qui réapparaît là où on ne l'attendait plus : tout en haut de la gorge.

Djo est maigre comme un balai avec cette énorme pomme d'Adam et une voix de stentor.

LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ
RÉPUBLIQUE D'HAÏTI

Afin d'assurer la protection des biens et des personnes, la gendarmerie d'Haïti proclame un couvre-feu général et illimité sur toute l'étendue du district de Petit-Goâve. Cet avis prend effet à partir de ce midi. Passé cette heure, toute

personne surprise dans la rue sera passible d'une amende de 125 gourdes et d'une sévère peine de huit jours de prison.

Fait aux casernes Faustin Soulouque
Capitaine Max Célestin

Le clairon de nouveau.

La voix forte de Djo dont la pomme d'Adam monte et descend comme un yoyo.

– La foule est priée de rompre en ordre et en silence.

Personne ne bouge. On attend l'explication de l'arrêté des casernes. Un moment de flottement. Finalement, Djo consent à expliquer en langue vernaculaire ce qu'il vient de lire.

– Le capitaine vous dit de rester chez vous, et de pas bouger de votre maison jusqu'à nouvel ordre. Si on vous attrape dans la rue, à partir de ce midi, et pour quelque raison que ce soit, vous êtes passibles d'une amende de 125 gourdes, en plus d'un séjour de huit jours en prison. Et maintenant, rentrez chez vous.

– Est-ce qu'on peut bouger dans la maison, au moins ? demande Chobotte, la marchande de légumes de la rue La-Justice.

– Oui, mais il ne faut pas sortir de la maison, répond naïvement Djo.

– Et si on a besoin d'aller à la selle dans la cour ?

– Non. La loi dit qu'il ne faut pas quitter la maison.

– Djo ! Djo ! crie une voix suraiguë.

– Oui, dit Djo.

– Djo ! Djo ! Qu'avez-vous fait des prisonniers ?

– Oui, ajoute une dame membre de la société des filles de Marie, qu'avez-vous fait de mon mari que des soldats sont venus arrêter chez lui, cette nuit ?

– Écoutez, madame, dit Djo déjà en sueur, je ne fais pas de

politique… Je travaille pour le parquet qui m’a prêté aux casernes uniquement pour le temps de la lecture de cet arrêté à la population.

– Djo ! Djo ! Djo ! (une voix stridente) les Petit-Goâviens vous crachent dessus !

On n’arrive pas à bien distinguer la personne qui parle. La pomme d’Adam de Djo monte et descend à une folle vitesse.

– Écoutez, dit cet homme à côté de Djo, il vous a dit qu’il a été prêté par le parquet à la gendarmerie. Vous devez comprendre qu’il ne fait que son travail d’employé de l’État.

– Djo ! Djo ! Djo ! lance la même voix stridente de tout à l’heure.

Subitement, Djo se sent en danger dans cette foule. Il s’essuie le visage avec un mouchoir rouge (signe qu’il fait partie d’une secte secrète), regarde fébrilement à droite et à gauche (sa minuscule tête tourne comme une girouette) avant de lancer, en désespoir de cause, ce dernier avertissement à la foule en colère.

– Le couvre-feu commence dans un quart d’heure.

C’est la panique.

– Je n’ai même pas de sel à la maison, dit cette femme.

– Je n’arriverai jamais à temps chez moi, marmonne une vieille édentée.

– Moi, j’habite à la Petite-Guinée, et je ne connais personne dans les environs, lance une énorme femme.

– Dans ce cas, vous avez le droit de rentrer dans n’importe quelle maison, madame. Les gens comprendront que c’est une urgence, dit calmement un monsieur à bicyclette.

– Pourquoi ne l’amenez-vous pas chez elle avec votre bicyclette ? jette Chobotte.

– Comment ferai-je pour revenir puisque le couvre-feu entre en vigueur dans moins d’un quart d’heure ?

– Vous êtes un homme, réplique Chobotte.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une mise en scène

– C’est comme ça que tu comptes me protéger, dit Da en me secouant légèrement.

– Donnez-moi un fusil, je clame.

– Vieux Os !

J’ouvre les yeux. Le visage souriant de Da au-dessus de ma tête.

– Pourquoi veux-tu un fusil ?

Je regarde un moment autour de moi. Tout s’est envolé en fumée. La foule, les tueurs, Vava, sa mère et mon rêve de gloire. Je reste seul, à demi nu, sous la grande table.

– Tu as rêvé, me dit Da. Tu te battais dans ton rêve. Tu hurlais, comme un jeune poulain encore sauvage.

– Oui, Da, je faisais un rêve.

– Pourquoi voulais-tu un fusil ?

– Dans mon rêve, Da, je libérais la ville.

– Vous voyez, dit Fatal en se levant, ce garçon m’indique le chemin à prendre… Au lieu de rester assis sur mon derrière, excusez-moi l’expression, Da, comme un lâche, je devrais être dehors en train de préparer la résistance.

J’aime voir Fatal s’enflammer ainsi.

– Pas de bêtise, Fatal, tu vas rester assis sur cette chaise. Que peux-tu contre une bande de dégénérés, de voyous armés que ceux qui les manipulent ont d’abord pris soin de soûler avec du mauvais tafia de Batichon ?

– Batichon a été arrêté aussi, Da.

– Oui, mais c’est son tafia qui court dans les veines de ces voyous armés.

– Mais, Da, commence Fatal, si personne…

Assieds-toi, j’ai dit ! C’est précisément ce qu’ils attendent

de ta part et de celle des autres. Ils veulent de vous un geste irréfléchi pour vous abattre comme des chiens. Comment se fait-il que tu n'as pas encore compris leur manœuvre ?

Un long moment de silence.

– Vous avez raison, Da. Mais pourquoi ? Surtout, j'aimerais savoir qui est derrière tout cela ? Ce n'est sûrement pas le maire qui a peur de son ombre, ni le commissaire du gouvernement, trop prudent et surtout trop légaliste pour entreprendre ce type d'opération. Alors, c'est qui ?

– Qui est-ce qui reste ? demande Da.

– Donc, conclut Fatal, c'est le préfet Montai ou le capitaine… L'un ou l'autre.

– Ou les deux, dit Da calmement.

– C'est impossible, dit Fatal, ces deux-là ne peuvent pas se sentir.

– Pas s'ils reçoivent l'ordre de s'unir pour cette sale besogne d'une instance supérieure.

– Il faut que ce soit, Da, une instance très supérieure.

– Port-au-Prince, dit Da.

Fatal acquiesce sombrement de la tête.

Le problème de Marquis

De temps en temps, Marquis lance un hurlement lugubre.

– Le chien hurle à la mort, dit Fatal.

– Je crois surtout qu’il veut sortir, jette Da.

Fatal se tourne vers moi.

– Nous, nous pouvons comprendre ce qui se passe, m’explique-t-il, mais ton chien, lui, ne comprend rien aux affaires humaines. Il faut le laisser sortir, sinon il va faire un bruit d’enfer.

Je sais que Marquis comprend très bien ce qui se passe. Il n’est pas bête. Son problème en ce moment, c’est qu’il veut traîner son derrière par terre. Et il sait que Da le mangera vif, si jamais il se mettait à faire ses besoins dans la maison. Fatal va ouvrir la porte du salon, et Marquis part comme un boulet de canon. Juste à temps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un fou remonte la rue

Les gens commencent à sortir de leur maison. On dirait des zombis qui quittent un cimetière à midi. Ils évitent de regarder le soleil en face. Tout se fait comme au ralenti, durant les premières minutes.

Un homme remonte la rue en frappant contre toutes les portes encore closes.

– Sortez, bande de cancrelats ! Vous avez peur de votre ombre !

L'homme arrive à notre hauteur et frappe contre la porte de l'infirmière Gisèle.

– Arrêtez de forniquer ! Vous confondez le jour avec la nuit comme des bêtes que vous êtes ! Les anges pleurent ! Arrêtez de souiller la face de Dieu ! SORTEZ DE VOS TOMBES ! SINON LA FOUDRE DE DIEU VOUS TOMBERA DESSUS ! LE BRAS VENGEUR DE L'ÉTERNEL VOUS ÉCRASERA ! OUVREZ ! OUVREZ CETTE PORTE !

Il se met à cogner durement. Finalement, le préfet Montai sort, torse nu. L'infirmière apparaît derrière lui en robe de chambre. L'homme a un moment d'hésitation (la ville retient son souffle) avant de recommencer de plus belle.

– AGENOUILLEZ-VOUS DEVANT LA PUISSANCE DIVINE, FORNICATEURS !

Promptement, il attrape l'infirmière Gisèle par les cheveux pour l'obliger à se mettre à genoux. Le préfet le frappe à la tête avec la crosse de son revolver. Le sang gicle, salissant le pantalon blanc de Montai. Le visage en sang, il continue à hurler.

– BABYLONE ! TROIS FOIS BABYLONE ! C'EST LE RÈGNE DE LA BÊTE !

Les deux gendarmes se précipitent sur la galerie. Djo intervient.

– Préfet, c’est un fou.

Immédiatement, l’infirmière Gisèle pousse le préfet à l’intérieur et referme bruyamment la porte.

Les gendarmes se regardent sans savoir ce qu’il convient de faire. Finalement, ils prennent la direction des casernes avec l’homme, mais arrivés près de la grande maison en bois des Rigaud, ils le laissent partir. Au lieu de se sauver, celui-ci s’en va frapper à la porte de la maison jouxtant le salon de coiffure de Saint-Vil Mayard.

– J’AI FAIM ! J’AI FAIM î J’AI FAIM !

Une dame ouvre sa porte pour lui donner quelque chose enveloppé dans un vieux journal. L’homme s’assoit le dos contre la porte pour manger tranquillement.

– Il paraît qu’il vient d’une famille très riche de Miragoâne, et qu’il est devenu fou quand il a su d’où venait leur fortune, dit un homme de grande taille avec des favoris qui descendent jusqu’à une moustache extrêmement touffue.

– Ce sont des choses qu’on voit tous les jours, résume Chobotte.

De nouveau, la vie

Avant même que j’arrive à la maison, la ville était redevenue animée. Les gens courant à droite et à gauche. Les boutiques remplies de clients réclamant à cor et à cri du beurre, de la farine, du sel, de l’huile. Les chiens sont aussi de la partie. Je vois Marquis se lancer dans une folle course avec le chien de l’infirmière Gisèle, ce que je ne lui avais pas vu faire depuis belle lurette. Augustin Jérôme passe à bicyclette sans même prendre le temps de saluer Da, tant il est pressé. Da se tient debout sur la galerie, les mains sur les hanches.

Au cœur de tout ce vent de folie, Thérèse et Chadillon remontent calmement la rue Lamarre, la main dans la main.

Ils s’arrêtent au 88.

– Chadillon, voici Da, c’est comme ma mère… Si ma mère était encore vivante, je te l’aurais présentée.

– Bonjour, madame, dit timidement Chadillon.

– C’est « Da » qu’il faut dire, rectifie Thérèse.

– Eh bien, dit Da.

– Puis-je m’asseoir ? murmure Chadillon.

– Bien sûr, fait Da avec un sourire un peu artificiel. Vieux Os, va chercher deux chaises au salon.

– Pas pour moi, Da, dit Thérèse avec un bref éclat de rire, ici, je suis chez moi. Si j’ai besoin d’une chaise, j’irai la chercher moi-même.

Da s’installe confortablement sur sa dodine. Chadillon, raide comme un piquet, en face d’elle. Thérèse, debout près de la porte, ne regardant que Chadillon. Et moi, je suis couché sur un des plateaux de la grande balance.

– Eh bien, dit de nouveau Da.

– Bon, commence Chadillon, les deux mains jointes entre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Colomb.
– Magnifique ! dit ton grand-père. »
L’année d’après, il refait surface.
« Et lui ? demande ton grand-père.
– Débarqua.
– Comment ?
– Débarqua.
– Où as-tu trouvé un tel nom ?
– Dans le même livre…
– Montre-moi ça, lui dit ton grand-père. »

Et l’homme sortit de son havresac un petit manuel d’histoire d’Haïti. Et c’était vrai. La première phrase du chapitre sur la découverte d’Haïti : CHRISTOPHE COLOMB DÉBARQUA EN HAÏTI LE 6 DÉCEMBRE 1492.

Da rit longuement (un rire d’enfant), comme elle fait chaque fois qu’elle raconte une histoire de mon grand-père. Je ris aussi même si je n’ai pas trouvé l’histoire aussi drôle.

La fête

Rodriguez est descendu de son cheval, l'a attaché à un poteau de la galerie, et pour une rare fois, a accepté le café de Da.

– Qu'est-ce que tu as, Rodriguez ? lui demande Da.

– Da, je reviens de Boucan-Bélier, et il m'est arrivé une histoire étrange.

– Quoi ?

– La nuit dernière, Da, je suis allé à une fête à quelques kilomètres de Boucan-Bélier. Il était tard, près de minuit. Je voyage de jour comme de nuit. Vous savez, Da, que le paysage que l'on voit de jour est totalement différent de celui de la nuit. Il y a un chemin, la nuit, et un autre, le jour. Et ce n'est pas pareil. Oui, Da, un arbre qu'on a l'habitude de croiser sur sa route, le jour, peut devenir tout autre, la nuit. Il peut être joyeux, le jour, et menaçant, la nuit. Da, on peut se perdre, la nuit, sur une route que l'on connaît bien, le jour. Et c'est ce qui m'est arrivé. Je suis arrivé à ce carrefour, le fameux carrefour La-Croix. Et je devais prendre un chemin pour aller chez Hannibal. Je ne parvenais pas à me rappeler s'il fallait tourner à droite ou à gauche. Finalement, j'ai pris le chemin sur la droite. Et juste à quelques pas de là, c'était la fête. On m'a chaleureusement accueilli. Je ne connaissais personne, mais on m'a fait savoir qu'Hannibal était allé chercher quelques cabris à Boucan-Bélier, et qu'il n'allait pas tarder. En attendant, je pouvais faire comme chez moi. Da, vous connaissez l'hospitalité des gens de la région…

– Je viens de là, Rodriguez.

– Il y avait à boire et à manger tant qu'on voulait. Hannibal est un riche paysan. Je n'étais pas étonné d'une telle bombance.

Je me suis promené, un moment, dans la grande cour où se passait la fête. C'était beaucoup plus grand que ce parc communal. Et là, j'ai remarqué des femmes magnifiques. Elles me souriaient. Da, j'ai toujours peur des histoires avec des femmes rencontrées à une fête. Les paysans sont peut-être polis, mais ils n'hésiteront pas à utiliser leur machette dans certains cas… Finalement, une splendide femme s'est approchée de moi, m'a demandé ce que je voulais boire et manger. Elle s'est occupée de moi tout le temps. Vers la fin, elle m'a demandé de l'accompagner chez elle. Elle n'habitait pas trop loin, au bout de la route. J'ai laissé mon cheval, là où il était, et je l'ai suivie. Da, la plus belle nuit de ma vie. Un enchantement. Elle s'est coiffée devant moi. Ses cheveux descendaient jusqu'à terre. Le bonheur, Da. Le lendemain, je me suis réveillé sur une tombe, avec une dizaine de tombes autour de moi. Le plus étrange, Da, c'est qu'à aucun moment je n'ai ressenti une gêne ou quoi que ce soit qui m'aurait averti que j'étais dans un autre monde. Son corps était chaud, doux et sensuel, et même quand on faisait l'amour…

– Rodriguez !

– Excusez-moi, Da, je ne savais pas que votre petit-fils était là. Le jour, je pouvais bien voir mon erreur. J'avais pris le mauvais chemin. Je suis allé quand même à l'autre fête, celle d'Hannibal. J'ai raconté toute l'histoire à Hannibal. Il a ri, et m'a dit après que cela arrive chaque fois qu'il donne une fête. Il m'a expliqué que je ne m'étais pas trompé de chemin, ce sont eux qui m'avaient induit en erreur… N'est-ce pas étonnant, Da ?

– Je savais, dit calmement Da, que c'était une histoire de ce genre. Je connais bien ce petit cimetière, puisque toute ma famille y est enterrée. Cette femme que tu as rencontrée, c'est sûrement ma cousine Léda. C'était, en effet, une très belle femme.

Tout de suite après avoir bu son café, Rodriguez a lancé son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marquis qui tente le diable (un incendie peut à tout moment éclater dans son pelage) tandis que le commissaire n'arrête pas de chuchoter des secrets d'Etat à Da. Ah, le voilà qui se lève. Il triture son chapeau. Da lui parle. On dirait qu'il va se rasseoir. Non, il salue Da.

En passant près de moi, le commissaire me fait un discret signe de la main. Il a un gros furoncle sur la nuque, juste au-dessus du col de la chemise. Le commissaire se dirige d'un pas calme vers la barrière tout en faisant sautiller son chapeau dans son dos.

C’est grave !

Da a son visage des mauvais jours. Elle regarde attentivement la cendre que le vent emporte.

– Qu’est-ce qu’il t’a dit, Da ?

– Ce sont des choses qui me regardent. C’est pas pour les enfants. D’ailleurs, tu es bien impertinent de me parler ainsi, quand justement, on t’a demandé d’aller jouer ailleurs.

– Da, mais…

– Il n’y a pas de mais. Disparais de ma vue !

– Et si, Da…

Elle fait semblant de ramasser une pierre pour me la lancer. Sa main tombe sur un rat mort que Marquis a ramené, ce matin, du parc communal. Da a vite fait de tourner sa colère contre Marquis en lui lançant tout ce qui lui tombe sous la main. Marquis se relève tranquillement (il se réchauffait près du feu) pour se diriger vers le parc communal. En passant près de la mare, il fait mine d’attraper un caneton. La colérique cane a failli l’éborgner. Sacré Marquis !

Le duel

Je vais m’asseoir sur une grosse pierre au milieu de la cour. Sous le soleil de midi. Je regarde au loin. Du côté de Boucan-Bélier. Je sens toutefois le regard de Da posé avec affection sur ma nuque. Une goutte de sueur danse sur ma paupière gauche. Une autre glisse le long de ma joue. Je compte rester sous ce brûlant soleil jusqu’à ce que j’attrape une fièvre de cheval. Da continue à boire son café. Qui va céder le premier ? Elle ou moi ?

Elle me lance son gobelet en aluminium à la tête.

– Va me chercher un peu d’eau, Vieux Os.

Je me lève en m’étirant les membres, imitant Marquis, pour partir vers le petit bassin d’eau qui se trouve près de l’ancien garage que mon grand-père avait fait construire pour abriter le tracteur qu’on n’a jamais eu. Je lui ramène l’eau. Elle en boit un peu, jette le reste avant de me tendre le gobelet vide.

– Apporte-moi de la farine que tu trouveras dans le garde-manger. Je vais faire des marinades aujourd’hui.

C’est ma friture favorite. Da le sait. Je ne dis toujours pas un mot.

– Je ne peux pas supporter quand tu fais cette tête… Assieds-toi là, j’ai à te parler…

Je savais qu’elle craquerait la première.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pas de bans

Thérèse est arrivée, comme toujours, en trombe.

– Da, c’est pour demain.

– Quoi pour demain ?

– Mon mariage.

– Pas de bans ?

– Oh, dit Thérèse, on n’a pas le temps… De toute façon, père Cassagnol est trop content de me voir me marier. Chadillon a déjà été son enfant de chœur. Il nous connaît depuis l’enfance.

– Et la robe ?

– C’est ce que je cours chercher chez Julie Da.

– Qu’en pense Chadillon ?

– Il ne peut plus attendre, lance Thérèse dans un grand éclat de rire. Da, est-ce que je peux vous parler en privé ?

– Bien sûr, Thérèse. Va te coucher dans la chambre de ton grand-père, Vieux Os.

Je traverse la pièce, dans la pénombre, avec un drap blanc enroulé autour de mon corps.

Thérèse éclate d’un rire gras.

– Regarde-le… Il ne peut plus marcher nu devant moi. Dire que je lui donnais son bain, il n’y a pas si longtemps, Da.

Thérèse essaie de m’attraper.

– Montre-le-moi… Vieux Os, montre-le-moi une dernière fois. Je me marie demain… Je ne pourrai plus regarder un corps d’homme autre que celui de mon mari sans commettre le péché d’adultère, et cela jusqu’à la fin de mes jours.

Je réussis à lui échapper.

La photo

Rien n’a changé dans la chambre de mon grand-père. Son chapeau, sa canne encore accrochée au mur, près du lit, à côté de la photo d’un immense tracteur jaune dans un champ de blé. Il m’arrive de passer des heures devant cette photo. Un homme est au volant du tracteur. Ses deux fils (le plus jeune doit avoir à peu près mon âge) ne sont pas loin. On les voit jusqu’à la taille. Le reste du corps disparaît dans l’herbe haute. Je remarque qu’ils ne portent pas de chapeau. Mon grand-père n’aurait jamais toléré une pareille chose. À travailler tête nue dans le champ, on risque à coup sûr une insolation. Ils portent tous les trois la même chemise à carreaux dont les manches sont retroussées jusqu’aux coudes. L’homme et ses deux fils sont aussi blonds que des épis de maïs. Je les regarde longtemps, surtout le plus jeune, me demandant ce qui arriverait si, lui et moi, on changeait de place. Il viendrait vivre dans cette maison, à Petit-Goâve, et moi, j’irais à Chicago. Je me sens, chaque fois, tout drôle à dire ce nom qui me paraît aussi impressionnant que le plus grand des tracteurs : Chicago. Chicago. Chicago. Trois syllabes qui claquent au vent. Chicago. Je trouve ça bon dans ma bouche. Petit-Goâve sonnet-il aussi bien. Je ne peux pas le savoir. Je suis né ici. Je ne sais plus quand j’ai entendu ce nom (Chicago) pour la première fois. Lui, le petit garçon de Chicago, peut-être mourra-t-il sans jamais avoir entendu parler de Petit-Goâve. Je me sens tout triste d’y penser. Triste pour lui, pour moi, et pour Petit-Goâve. Tout le monde connaît Chicago à cause de ses tracteurs jaunes. Et Petit-Goâve, par quoi sera-til connu dans le monde, un jour ? Je remarque, pour la première fois, dans le coin gauche de la photo (en bas) cette inscription : Chicago, US, 1950. Même cette photo est plus vieille que moi.

Ce genre de chose peut vous foutre un tel cafard.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L’ADIEU

J’ai écrit ce livre pour une seule raison : revoir Da. Quand *L’odeur du café* est paru en automne 1991, Da était encore vivante, et elle Fa lu.

– Vieux Os !… Quel beau cadeau tu m’as fait !

– Je te l’avais promis.

Je me souviens de son doux sourire. Elle était très fière de pouvoir filer son aiguille jusqu’au dernier jour. Elle est morte un samedi matin, le 17 octobre 1992, à l’âge de 96 ans. Et depuis, elle me manque.

Je suis retourné dernièrement, le 11 août 1997, à Petit-Goâve. La première fois depuis mon départ, il y a plus de trente ans. Juste avant d’envoyer ce livre à mon éditeur. Et je les ai tous revus.

Voici Da, assise comme toujours sur sa galerie au 88 de la rue Lamarre, en train de siroter son café. Et aussi ce bon vieux Marquis qui vient se frotter contre ma jambe, en remuant doucement la queue.

Le soleil de midi. Les rues désertes. La mer turquoise scintillant derrière les casernes. La ville fait la sieste.

Vers le soir, j’ai revu sur les quais les copains (Frantz et Rico), avec qui j’ai fait les quatre cents coups, et les filles (Vava, Edna, Fifi, ma cousine Didi, Sylphise) qui ont illuminé mon enfance. (La plupart reposent dans le cimetière fleuri de Petit-Goâve, emportés par l’épidémie de malaria qui a fait rage en 1964, l’année suivant le cyclone Flora.) Tout est resté comme avant dans ma mémoire.

J’ai pris tant de plaisir à être à Petit-Goâve que je n’ai pas vu le temps passer.

Achevé d’imprimer le 23 janvier 2012
sur les presses de
La Manufacture – *Imprimeur* – 52200 Langres
Tél. : (33) 325 845 892

N° imprimeur : 12020 - Dépôt légal : novembre 2009
Imprimé en France